

LE ROMAN DES ÉCAMEAUX

DU MÊME AUTEUR

Q.H.S., Quartier de haute sécurité, Stock, Paris, 1980
Réédition, Le Rocher, Paris, 2007

L'Acharnement ou la Volonté de l'erreur judiciaire,
Stock, Paris, 1981 (épuisé)

Voleur de poules, Flammarion, Paris, 1991
Édition de poche J'ai Lu, Paris, 1992 (épuisé)

Le Huitième Évadé, Flammarion, Paris, 1994 (épuisé)
Réédition, Alphée, Paris, 2009

Le Dépanneur, Le Masque, Paris, 2003 (épuisé)

Désordres de mémoire, Le Rocher, Paris, 2004

Mesrine, l'évasion impossible, bande dessinée,
avec Louis Chabane, Casterman, Paris, 2008 (épuisé)

ROGER KNOBELSPIESS

LE ROMAN
DES ÉCAMEAUX

ROMAN
BUCHET • CHASTEL

© Buchet-Chastel, Paris 2015.
ISBN : 978-2-283-02838-4

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Avant-propos

J'AI ÉCRIT un premier livre : *Q.H.S.*, avec ce parcours qui est le mien, l'inculture, la misère qui ravageait notre table et, comme une suite fatale qui s'est durcie, la prison m'enferma.

Je suis né dans les années de l'après-guerre. Nous sommes neuf enfants élevés dans un baraquement où rien de la vie n'était écrit d'avance. Les délits de nécessité de besoin, sans le moindre sou, et les souillures de la pauvreté font de nous une famille de délinquants.

Rien n'est plus durable que l'injustice. L'erreur judiciaire est venue me frapper très tôt, en pleine jeunesse. J'ai été d'emblée confronté à des magistrats qui mettaient en ébullition leur esprit de juge : « Capable du fait, casier judiciaire, famille de mauvaise réputation, le père déjà emprisonné et, pis encore, son frère, Jean Knobelspiess, abattu un soir de l'année 1971 pour avoir volé des transistors. » J'ai

eu beau, dans les limites de mon langage, protester coûte que coûte de mon innocence. Pour ces magistrats, « coupable idéal » ne relevait pas d'un euphémisme.

Ma peine de quinze années d'erreur judiciaire s'effectuait, le temps passait et je demeurais un innocent illustrement inconnu. La société me corrigeait, elle me tuait, elle réprimait les cris et les impatiences dans l'espace clos de ses hauts murs. J'étais enfoncé dans l'insurmontable, une souffrance perpétuelle.

Le curriculum vitæ de mon écriture. L'écriture viendra comme une survie organique à un moment où je pensais que j'étais mort en prison. Ce fut dans le courant de l'année 1977.

L'immense centrale pénitentiaire de Clairvaux. On n'y voyait plus le firmament du ciel et, avec huit camarades détenus, nous avons préparé une évasion avec de la dynamite. Un complice détenu, affecté à vider les poubelles, creusait un peu chaque jour au pied du mur d'enceinte. Il profitait de l'inattention du surveillant préposé aux cuisines, qui discutait avec celui du mirador. Le jour dit, on le neutraliserait pendant l'heure de promenade. L'explosion devait avoir lieu sous le mirador d'angle, derrière le bâtiment des cuisines.

Avant l'évasion, le soir, dans la cellule, juste avant de m'endormir, je ne voyais que ça : le mur éventré,

je m'y engouffrais. L'évasion incarnait mon désir de vivre et le mur explosé dispensait la lumière. Je ne pouvais plus fermer les yeux, j'attendais l'heure, la minute, la seconde où j'aurais à courir en zigzaguant sous les balles, mètre par mètre, m'enfoncer dans la forêt de Clairvaux et être hors de portée de tir. Libre.

Deux jours avant le jour « J ». En pleine nuit, la porte de ma cellule s'ouvre aussi violemment qu'on arracherait une serrure. Endormi, je me lève d'un bond, cinq surveillants se jettent sur moi. Menotté aux pieds, aux mains, une couverture sur le dos, embarqué dans le fourgon pénitentiaire : transfert de nuit. Solidement encadré : « Alors, vous vouliez vous évader ? » Je ne réponds pas. Nous avons mis des jours, des semaines à préparer l'évasion.

Le fourgon pénitentiaire roule. Où m'emmène-t-on ? Je suis brisé, le désespoir court dans mes veines. Le fourgon traverse Paris, la ville est endormie, il s'arrête devant la porte des prisons de Fresnes. Direction le QHS.

Cellule d'isolement, double grille à l'intérieur de la cellule, triple rangée de barreaux à la minuscule fenêtre. Table en béton, tabouret scellé au sol...

Comment m'évader ? En chaque maton je vois un peuple de bêtes féroces. Le lendemain, j'ai droit à une heure de promenade. Une cage au ciel grillagé. Le soleil tape, nous sommes en plein mois d'août de

l'année 1976. Dehors il fait 34°C et la réverbération sur les murs en béton augmente la chaleur à l'intérieur de la minuscule courette. Me parviennent des bruits lointains de la vie extérieure.

Vaincre le temps immuable, l'évasion foirée, je ne veux pas mourir d'inertie au fond de cet univers parallèle et ignoré des gens. Une volonté puissante me vient : écrire.

Dans un journal, je lis une phrase de José Giovanni : « Le jour où j'ai compris qu'on pouvait écrire des livres sans être passé par l'université, je suis devenu écrivain. »

Je veux mêler ma voix à ceux qui parlent sagement de la prison sans y avoir mis les pieds. C'est ici, au QHS des prisons de Fresnes, que débute les premières pages de mon livre *Q.H.S.* En 1981, ce livre sera soumis à la lecture des députés et il aboutira au vote d'une loi, celle de l'abrogation des QHS — enfin, de leur forme légale : tous les professionnels de la justice savent qu'ils sévissent toujours.

Je reprends mon histoire par le milieu, à ce mi-chemin du châtiment supporté. Qui nous a balancés? Je ne l'ai jamais su. Ma « belle » échouée au pied du mur. Mon ennemie l'impuissance revient m'envahir, entre chien et loup, deux douleurs, deux matons. Le pas des surveillants, bruit de clefs qui

claquent dans ma cellule de captif, je suis écoeuré de silence derrière ces barreaux aux ferments de rouille. Du couloir remonte l'odeur de Javel, d'urine, de crésyl.

L'égrènement du temps enfermé. Rien ne peut différencier un jour de l'autre. Je suis confiné dans un coin de la cellule avec des livres que je relis pour la énième fois.

L'écriture de mon livre *Q.H.S. (Quartier de Haute Sécurité)* consistait à rendre visible le cerveau nié de ceux qui font métier d'enfermer. J'étais châtié dans cette peine d'isolement cellulaire. Cellule dont les dimensions sont celles d'une tombe sinistrement réelle. Il suffit d'en examiner les dimensions claustrophobiques où l'isolement sensoriel appliqué n'est pas sans rappeler la peine de mise à mort lente.

J'écris cet avant-propos et je suis parti pour réécrire *Q.H.S.*, vingt-quatre années plus tard. La prison et mes phrases sont en moi. Greffées ! Le cerveau se souvient de tout, paraît-il. Je suis sorti sain et sauf, d'apparence. Mes neurotransmetteurs fonctionneraient sur cette longue mémoire emprisonnée comme un alcoolique sans sevrage possible.

Anecdote : ma vie actuelle, dans mon gourbi à la campagne, où je crèche. Région de l'Yonne, avec un ami acteur et scénariste, et pourquoi ne pas le nommer, Jacky Berroyer, on écrivait un scénario pour le

compte du réalisateur Mathieu Kassovitz. Jacky Berroyer s'étonne de me retrouver seul en pleine nuit au milieu de la rue... Et cette manie qui est encore la mienne de quitter une conversation pour aller ouvrir la porte de la pièce où je me trouve... Mes rêves sont des rêves reliés à la prison, et ce qui va avec. Tout y est, les Assises, l'enfermement à vie, les rictus satisfaits des gabelous qui referment sur moi la porte de l'ergastule lépreux. Mon rêve du moment devient douleur extrême : « Plus jamais je ne m'en sortirai. » Je me réveille en sueur, et me précipite pour ouvrir la porte de ma maison. Parfois, dans la rue, en pyjama, j'y croise la fourgonnette des gendarmes qui passe au ralenti :

– Ça va ?

– Ça va.

Q.H.S. n'aurait pu exister sans la volonté et le courage d'une femme : Betty Mialet. Mon livre fut un électrochoc, il donnait un coup de projecteur sur l'enfermement. Le philosophe Michel Foucault l'a préfacé.

Mon livre me sortait des haillons de l'enfer carcéral, il fut ma naissance médiatique. La suite, au grand dam de l'institution judiciaire, eut pour résultat ma « libération » : la grâce que m'accorda François Mitterrand en 1981. L'historicité de ma vie fut plus amplement connue du grand public.

Mes premiers pas d'homme libre furent pour aller revoir ma mère Gabrielle. J'arrivai en Normandie, la ville de mon enfance, Elbeuf, où, en dehors de la ville, est construite sur une colline qui va en serpentant la cité dite des « Écameaux ». Des dalles de béton sur lesquelles ont été bâtis des immeubles clapiers : appartements entassés les uns sur les autres, des cages sociales dévolues aux laissés-pour-compte. La misère, le chômage, l'alcool, les cris, la violence s'y côtoient. Dans ce regroupement confiné, tous s'y observent et s'y détestent. Le linge aux fenêtres, les vitres et les portes cassées, sur le parking des voitures éventrées sont le terrain de jeux des enfants oubliés à l'avenir incertain, plus sûrement voué à la délinquance : le « Hachlouf ». Naître et vivre dans le Hachlouf, comme ils disent les jeunes d'ici. Le Hachlouf remplit les prisons.

C'est là que survivait ma mère. Du premier étage, elle me guettait. Après plus d'une décennie, rien n'avait changé, toujours la misère, immuablement la misère. Ma mère y était reléguée. Elle a dit : « Ça va mon ti-gars, enfin ils t'ont libéré ! » Dans une pièce à côté, mon frère Édouard, dans son lit, mourant lentement du cancer. Jadis, il était surnommé « Doudou ». J'ai pris sa main : « Alors l'frangin ? » et, d'une voix rauque et faible, il me répondit : « J'écoute *La valise RTL*, dis à Gaby qu'elle nous serve un verre

de whisky, on va trinquer. » Gaby : « La bouteille de whisky, je la cache. Quand il se lève pour aller aux toilettes, s'il la voit, il la boit d'un seul coup, faut surtout pas qu'il boive, dans l'état où il est. »...

Un peu plus tard à Paris, j'ai rencontré l'écrivaine Marie Cardinal, l'écrivain Lucien Bodard et l'éditeur Jean-Claude Fasquelle. À l'unanimité, ils m'ont incité à écrire *Le Roman des Écameaux*.

Roger Knobelspiess, 27 avril 2014

I

GABY M'A vu arriver, elle est sur son balcon à m'attendre. Elle a changé... dix-sept années après! Ils l'ont plantée dans ce bidonville, là-haut sur cette butte de terre où sont érigés ces sinistres blocs de béton, une cité HLM déjà passablement délabrée malgré sa construction récente. La misère elbeuvienne s'y trouve reléguée, l'endroit pue le rejet et l'exclusion sociale. Un lieu de survie, temporaire, factice, érigé à la va-vite. Une misère appelée à disparaître, qui n'aura jamais l'histoire des ruines d'Athènes. Cette cité comme ces pauvres gens ne sont pas autre chose qu'un outil au service de la féodalité moderne et Gaby, ma mère, la « mamma » de trois fils voyous, croupit à soixante et onze ans au cœur de ce postillon social...

La prison a ouvert son ventre et vient de me rejeter dans la rue, sorti du tout-à-l'égout comme un rat miraculé. Je me sens libre, mon regard s'attarde sur

les chaînes des autres. Je suis un enseveli qui revient à la lumière, j'ai le cœur corrodé. Je me hais d'être croûte, je me hais vieillissant, le front barré de plis, les cheveux blancs, chevrotant et remuant péniblement mon sac d'os usés. Je suis libre, je viens d'être gracié. Je voudrais me refabriquer moi-même, me redessiner autrement, ne plus me confondre avec votre parure.

En ce 6 novembre 1981, il est onze heures quand je gare la petite R5 que m'a prêtée Nicole, la femme de mon ami Gébé. Le lourd battant du pénitencier de Melun s'est ouvert pour moi à la fin de l'après-midi et déjà tout était falsifié dans cette libération symbolique, exceptionnelle, *levée sur mon passage*, annulant la réalité du gouffre que je laissais derrière moi.

Du parking, je vois Gaby qui s'impatiente sur son balcon, au premier étage. Toutes les lumières fonctionnent, j'aperçois des silhouettes, des mouvements, du va-et-vient. Les frères, les sœurs, les amis connus et inconnus ont envahi le F2. Dans quelques minutes, j'aurai rejoint ce groupe de misère, j'y serai mêlé, et, pourtant, il ne s'agit pas de recevoir Platini après ses exploits... Revoir simplement le frère, le fils enfin sorti de prison. Dans ma tête, impossible de me tromper sur l'éclat ravagé de l'accueil qui m'attend. Je reviens et vois déjà leur seul plaisir de

miséreux s'éméchant la gueule et gouailleurs. Un rayon de joie. Ce retour balaye l'histoire, le passé, la vérité et je me sens fragile pour le partager avec eux. On dit : « C'est fini, n'y pense plus », mais j'y pense avec la rage et la fièvre au ventre. Les salauds blindés derrière la forteresse du mensonge s'en tirent trop bien. Ce geste royal qui m'a libéré : « Détachez-le. » Mais les liens, je les sens encore sur mes mains. Mes membres désentravés en sont marqués, comme par une pendaison ratée ou un assassinat instillé dans les yeux et le sang, vécu de l'intérieur, et qui m'a infecté : « Va, tu es libre, emmène ta mort. » Je suis embaumé vivant par les années de geôle. Mes pas d'homme libre me donnent la nausée. Le temps pénitentiaire s'est écoulé en moi, m'a traversé comme des siècles, je suis lourd de cet âge de pierre, de « taper le dur » avec, pour toute vision de l'humanité, le regard pervers des juges, leurs uniformes et leurs yeux fixes. Je suis porteur de cette réalité intransmissible, indicible, parce que dévoilant la face cachée, méconnue, l'autre côté de la paroi. Un univers, un monde d'écrasés vivants, une planète de bafoués. Derrière les murs d'enceinte, la fin du siècle pratique encore la vivisection du tissu social le plus défavorisé... Derrière le discours libéral ou pseudo-humanitaire se profilent le vertige de la soumission et l'ignorance. En dépit de toute tentative

de description, tout a été mis en œuvre pour interdire à la conscience collective d'accéder à cette vision de l'enfer carcéral. L'ignorance règne en force, et moi, sans passé social ni vécu, je suis là à résister, victime de cette vérité absolue parce que je la regarde en face, condamné et perdu d'avance, je fais front, me répandant à tour de mots. Raconter, dénoncer et, le cœur amer, être veuf d'une moitié de ma vie morte. Je ressuscite à la liberté comme si on m'égorgeait! Rien ne m'apaise, je me sens muet, volé de l'intérieur. Je me porte en paroles et en écriture à la rencontre des générations futures, ultime espoir de la compréhension... En moi éclate le désir barbare, humain : saisir tous mes bourreaux et les assommer un par un. Ne pas m'identifier à ceux qui luttent avec la pacotille du verbe et la pensée de service. Du tombeau d'où je sors, je retourne au ruisseau et je ne voudrais plus jamais rire, seulement aboyer jour et nuit, tel un chien endeuillé...

J'ai retrouvé Gaby. Elle me serre dans ses bras, rayonne. Un ange. Tout le monde m'embrasse. Deux journalistes du *Journal du Dimanche* se régalaient du spectacle, ils se sont joints à la famille, leur présence incongrue de charognes professionnelles m'irrite mais en douce Gaby me lance que c'est un bon journal car, dit-elle, il y a le tiercé à l'intérieur.

Ah bon ! Au temps pour moi, si Gaby le dit ! Si elle l'entend ainsi... Ces paparazzi du désespoir prennent des gants pour me séduire tant ils sentent ce que je pense de leur boulot, de leur présence ici. L'un d'eux me parle de Goldman, une assimilation d'itinéraires... Rien n'est semblable, sauf qu'on est tous à la même enseigne en prison. Évoquant sa fin dramatique, ils me fixent avec l'air de me mettre en garde... Gaby écoute gravement le pisse-copie faire son numéro. Ces messieurs venus de Paris l'impressionnent un peu. Des gens si gentils à l'égard de son fils, tout cela surcharge son cœur de bonheur, tout d'un coup... Eux et moi devons nous dire des choses importantes. Elle ne comprend pas mais elle est heureuse, son gosse à elle enfin revenu après ces éternelles années de séparation. Ah oui, elle est contente d'avoir voté Mitterrand qui vient de lui rendre son enfant. Elle avait si peur de mourir sans le revoir, elle ne rêve pas, il est bien là, vivant, en pleine santé même s'il a vieilli, grossi et s'il est chauve à cause de la mauvaise nourriture, de l'air vicié de la cellule. Il n'a plus rien du jeune homme intrépide, désobéissant et rieur qu'elle vit partir entre deux gendarmes il y a tant d'années... Son enfant, son enfant, c'est le ciel qui le lui rend, ses yeux sont en joie, de grosses larmes coulent sur ses joues usées. Cette mère émue, attendrie, pleine

de bonté, toute petite, remerciante, inclinée, me couvre de tendresse. Mais on se ressaisit vite devant ces étrangers, ces connards qui jouent les voyeurs. Je mesure tout ce qu'il y a de morbide, d'illusion attachée à la liberté pour qu'on regarde aussi intensément un individu qui sort de prison.

Sur la table, Gaby a aligné les verres et posé l'exceptionnelle bouteille de liqueur à l'orange, extraite de sa « planque ». C'est vrai que son Jacques et son Daniel sont portés sur la picole, alors elle fait tout pour ne pas les encourager dans ce vice. Mais elle ne sait pas dire non ! Contrarier ses enfants, ça pas question ! N'étant pas née de la dernière pluie, elle recourt à la ruse et cache ses bonnes bouteilles. C'est si cher... On n'est pas heureux, nous les p'tites gens, alors hein ? Les plaisirs de temps en temps, tout de même, on ne va pas se les refuser.

La famille est au complet, il y a même Georgette, la voisine, et des copains purs et durs, style communistes révolutionnaires, des passéistes de l'idéologie qui jettent sur moi des regards de commissaires politiques, je sens leurs reproches silencieux... Leur grande lucidité n'a pas détruit en eux le réflexe voyeur de la presse. Or je ne suis ni Marx, ni Lénine, ni Mao, ni Trotsky. Je suis moi et accablé. Mes copains me font remarquer que je me suis laissé « récupérer » par les médias. Voilà qui me réjouit,

selon les juges j'étais « irrécupérable »... Les mots se dressent devant moi, accusateurs encore une fois ; moi récupéré ? Ou ils se trompent de cible, ou c'est un faux problème de dialectique imbécile, ou ils me demandent ce que je refuse de leur donner, « une reconnaissance et des remerciements ». Se battre pour une cause ou pour les autres, c'est d'abord se battre pour soi-même, voilà ce que je pense. Je leur verse mon couplet sur la subversion institutionnalisée, soupape et alibi de la démocratie. J'élève un peu le ton pour stigmatiser ces donneurs de leçons, pantoufleurs des grandes écoles, lampistes, suiveurs, imbibés d'idées prêt-à-porter : « Vous annihilez votre potentiel de révolte par d'autres schémas, porteurs de révolution dans la continuité. Existez à partir de vous-mêmes, réappropriez-vous vous-mêmes en vous réinventant. Vos idées révolutionnaires, pour moi, sont des automatismes culturels. Dépassez cette zone dans laquelle vous êtes programmés pour penser, exister, agir. Ouvrez-vous ailleurs, sur la folie, sur l'imaginaire infini, arrachez-vous de ce présent permanent, successif, apathique et soft. Votre discours, c'est du narcissisme post-moderne. Je ne vous sens pas. La révolution des mots je chie dessus... Vous vous voulez rebelles mais vous êtes déclinants, dispersés, infirmes, comme ces intellos qui m'écrivaient pour me dire : “On te soutient toi,

mais les autres taulards, ceux qui font du vol un arrivisme bourgeois, on ne veut pas en entendre parler.” Quelle restriction de pensée, et vous, au lieu de sourire, de boire un coup avec moi, vous me testez intellectuellement tels de vulgaires flics, peut-être pensez-vous aussi que, n’ayant aucun diplôme, ces livres, cette écriture dont je me refuse à être le propriétaire signifient qu’un nègre œuvre à travers moi. Ce nègre, il est là devant vous, dans mon ventre, ma chair abîmée. Qui n’est pas piégé? Qui n’est pas “récupéré”? À ce degré, de là d’où je viens, dans votre bouche, c’est une insulte. Je n’ignore pas ce qu’il y a de pervers dans le livre, son commerce. J’ai dénoncé la barbarie des QHS¹ en vendant ma douleur, en permettant au fric de régner et de rentabiliser les droits de l’homme. Toute chose issue de la société capitaliste est passée par le pognon... Horrible! Écrire dans ces conditions est un mensonge tellement vrai : vaincre toutes les formes du double langage, de la double pensée avant de pouvoir retrouver une fraîcheur de pensée. La vérité se heurte à l’impossible avant toute manifestation. La seule, l’unique à laquelle je crois, est partageable avec vous : c’est celle des questions qu’on se pose ensemble. Mais ce terrain où vous m’emmenez... au secours, je coule! »

1. *Q.H.S.*, Stock, Paris, 1980.

Gaby m'interrompt... « Franchement, il faut toujours que tu contraries les gens, t'es bien comme ton père », me dit-elle. Les petits militants normands, elle les aime. Eux n'oublient jamais de souhaiter l'anniversaire de Gaby tandis que moi, hein? « T'es ingrat, ajoute-t-elle, c'est grâce à eux que tu es sorti, ils ont collé des affiches pour toi, ont participé à des débats et tu les engueules, allons mon gars, c'est pas le jour... » Elle me sourit, je me marre avec elle. Je ris de tout, de solitude et d'incompréhension. Gaby est contente, avec ses coudes sur la table, son paquet de gauloises bleu, la grosse boîte d'allumettes. Elle propose un p'tit coup de liqueur à tout le monde.

– Elle est bonne, ma liqueur?

– Excellente, madame, rétorquent les journaloux.

– Oh, mais tu nous avais caché ça, éructent, tumultueux, les seigneurs du militantisme.

– Aaaaah... Mais, on sait c'qué bon, nous, c'est pas passe que on est ouvrier qu'on n'é pas fin d'la gueule, surenchérit Gaby, fringante, joyeuse, posant ses yeux malicieux sur l'assistance.

L'un des hommes de presse souhaite que je me transporte aux côtés de Gaby pour tirer, de ces conclusions heureuses, la photo traditionnelle. Tout est bien qui finit bien, c'est si simple la vie, la justice, la société. Photo-mensonge, j'hésite, cela m'agace. Gaby, tellement contente, décide pour moi; j'obéis!

Après les années de barreaux, quelle chance, ce retour. J'espérais quelque chose de grandiose, démentiel... Comme je les enviais, les « libérables ». Le surveillant impassible, il n'arrive pas en courant, essoufflé, le cœur et l'émotion enserrés dans l'ordre qu'il détient. Impossible de deviner, parmi cette masse d'uniformes, lequel sera porteur du numéro gagnant. Ils disent : « Préparez votre paquetage, vous êtes libérable. » De la même manière que : « Suivez-moi, vous allez prendre une douche et, après, je vous mets en cellule d'arrivant, le temps de votre affectation... » Enfin, fini le coup au cœur en voyant les autres sortir, fini de les envier à l'extrême, rêver, imaginer ma propre libération. Quel jour, quel mois, quelle année, quand? et comment? Ne serai-je pas mort, malade, fou, haineux, vindicatif, aveugle ce jour-là, oui, ce jour de victoire sur le temps et l'attente. Léger, miraculé, sauvé... Il y a encore quelques heures, j'étais au pénitencier de Melun. Pour moi ce jour était arrivé mais comment, comment...

Je m'étais réveillé en cellule. Un jour comme les autres. Un automate, une forme, silencieux, sourire et joie de vivre barrés pour moi, distance-temps plantée dans les épaules :

« Merde à Vauban...[...] À la ville m'attend ma mignonne, mais dans vingt ans, pour elle, je n'serai plus

personne, merde à Vauban. » Ce n'est pas notre bon Robert Badinter, devenu premier procureur de France, qui nous a aboli cette saleté de mort à crédit à l'intérieur des prisons. Quelques mètres carrés d'espace cellulaire, castration, supplice anachronique, zone de non-droit, inhumanité non reconnue : tout cela est à jamais étranger à la conscience universelle de la dignité et, plus encore, à toutes les finesses laxistes du socialisme. Pour moi c'était terminé, marche funèbre envolée... J'étais dans les bras de Gaby, libre, libre, libre...

Tout n'est pas que luminosité, dans ce petit F2 des Écameaux. Si Gaby ne m'avait pas soufflé d'aller embrasser mon frère Édouard — alias Doudou —, croupissant dans la pièce d'à côté, cancéreux rivé à son lit-cercueil, j'aurais à peine perçu sa présence. Il nous entendait festoyer, ne bougeait pas, ne disait rien, attendait que je lui fasse l'aumône de ma visite si toutefois je pensais encore à lui, m'en souvenais, ne l'avais pas rayé de ma mémoire, dix-sept années après... Comment oublier ? C'est le film familial qui déroule sa pellicule. Le dimanche matin, alors qu'il dormait après sa bringue du samedi soir, ayant laissé une partie de sa paye dans les bals de la région, moi et mon frère Jean, nous pénétrions dans sa chambre sur la pointe des pieds. L'objet de notre mauvaise

action consistait à visiter ses poches, dans l'espoir de récolter quelques bonnes pièces de un franc, rondes, argentées, à l'effigie de la semeuse de blé. Nous respirions fort, avoir ce poids sonnante de monnaie au creux de la main, quelle griserie ! Rien ne nous rendait plus heureux, je les cachais dans la poche de ma culotte courte. Je me sentais soudain tout autre, émerveillé, et si en plus nous trouvions la clef de son antivol de mobylette, là c'était le coup du siècle, on en trépignait. En douce nous extirpions l'engin du débarras et, de neuf heures à onze heures, c'était la grande balade, l'aventure, l'équipée sauvage. Sur les chemins tortueux, le champ de foire, ou le long de la Seine nous roulions à deux, l'un sur le porte-bagages, l'autre pilotant, nous nous sou lions de vitesse, de rodéo. Sa mob entre nos mains n'était qu'un jouet. Pas si futé que cela... Dès que Doudou se réveillait, si nous n'étions pas dans le baraquement, il courait au débarras et là il comprenait vite. Furieux, il ameutait « Tonton » — mon père —, ils ne tardaient pas à nous dénicher. On les voyait arriver en voiture... Sauve qui peut, on déguerpissait en abandonnant la « mob ». En rentrant, ça chauffait... Et là, ce soir, Doudou me sourit, il a son même regard de vieux dur à cuire, à cinquante-deux ans la maladie le rongé, l'emprisonne. J'ai les larmes aux yeux, je hais la vie. Il a été opéré à la gorge, il ne

peut plus parler, les chirurgiens l'ont amputé de ses cordes vocales. Au début, le médecin de la famille l'avait soigné pour une infection des ganglions. Quand enfin il a vraiment été soigné, c'était trop tard, il a fallu le charcuter pour le sauver. Est-il vraiment sauvé? Je lui parle. Il peut m'entendre mais pas me répondre. Seule Gaby, habituée au langage nouveau de ses borborygmes, arrive à le suivre, le comprendre. Mais le langage de ses yeux est limpide. Il se marre, se remémore le passé. On lui en a joué, des tours... Et lui, l'ancien de l'Indo, terreur des bistrots, susceptible, soupe au lait, il avait une droite et un coup de boule réputés. Il ne fallait pas lui marcher sur les pieds et, en plus, il était beau mec. Bien qu'ils soient poivre et sel, ses cheveux ont encore la forme, le cran des années soixante. Sa moustache à la Brassens...

À ce propos, nous étions dans la salle d'attente, le jour du procès, les jurés délibéraient, Henri Leclerc¹ se pointe, choqué : « Brassens vient de mourir. » Du coup, ça a balayé notre angoisse du verdict, on ne parlait que de Brassens avec des mines consternées.

Doudou me fait signe qu'il m'a vu à la télé, en dirigeant son doigt vers son oreille pour me faire comprendre qu'il a entendu, et il tend son pouce

1. Mon avocat.

pour me dire : « Chapeau ! » Je rigole avec lui, il bredouille des sons, je crois deviner qu'il me dit : « T'as changé, t'as grossi mais tu t'portes bien, t'es costaud. » Il plonge la main dans le tiroir de la table de nuit et sort son paquet de week-end, m'en offre une. Je lui fais observer que c'est mauvais pour lui de fumer, qu'il aggrave son état. Il me montre son énorme cicatrice sur le cou. Un vrai massacre. Il a un côté du visage totalement défiguré, et puis me fait un bras d'honneur pour m'indiquer que la maladie, il s'en fout. Ses yeux se durcissent méchamment : « Les médecins, c'est la Gestapo, plus jamais il ne se confiera à eux. » Gaby qui nous a rejoints m'explique qu'elle le menace d'appeler le toubib à chaque fois qu'il refuse de prendre ses bouillies. Il ne peut plus manger, juste avaler. Elle lui cuisine des bons petits plats, lui montre tout, lui fait tout sentir, avant de broyer tous les ingrédients dans le mixer : « Comme ça, ça le met en appétit, il sait ce qu'il mange. » Plus tard, elle me dira en confidence qu'il souffre et ne se plaint jamais et ajoutera : « Heureusement que je suis là car sinon personne ne voudrait de lui et à l'hospice il ne résisterait pas longtemps. À mon âge, c'est encore moi qui soigne mon gars... »

Je laisse Doudou à son calvaire, il semble être arrivé aux portes de la mort, serein, insouciant, comme en Indo lorsqu'un copain tombait à côté de

lui, qu'il râlait sous les éclats de grenades, qu'il tentait de le ramener au camp sur ses épaules et s'apercevait au bout de plusieurs kilomètres que son pote était froid. On dirait qu'il attend son tour sans broncher... D'ici là, il écoute la radio, regarde la TV couleur que Gaby lui a achetée avec sa pension et reste couché à longueur de journée. Il se lève juste pour aller faire ses besoins mais refuse de sortir, de quitter sa chambre, autour de lui tout est déjà mort...

II

LES JOURNALISTES attendent devant la porte du pénitencier de Melun. En ce mois d'octobre, un vent froid violace les lèvres, rougit les joues, ce petit monde bat la semelle... L'événement surgira de derrière cette lourde porte : la bête, l'individu porteur de temps mort, viscères creusés par la solitude des murs. L'homme envahi de haine, de rage, d'espoir, de cris muets, consumé par la centrale de Poissy, rongé par le QHS de Lisieux, étiolé par la maison d'arrêt d'Évreux, le gréviste de la faim de Fresnes, l'automutilé de Fleury-Mérogis, l'agitateur de la centrale de Caen, le pétitionnaire de Clairvaux, le psychiatrisé de Château-Thierry, l'écrivain du centre de détention de Melun, l'accusé-accusateur de Rouen, etc. Ils attendent, ces braves gens, car, après douze années de lutte acharnée, me voilà le gracié de la gauche... Mais, mais de Saint-Quentin en Californie à l'Azinara d'Italie, ou à Stammhein en Allemagne,

de la geôle du marquis de Sade à celle d'Auguste Blanqui, de Villon à Verlaine, de Jean Genet à George Jackson, tous les exclus, les oubliés, les réprouvés du monde, ceux qu'on vitrifie entre quatre murs, tous ceux-là, objets de vérité et d'actualité à bon compte, ne peuvent constituer, pour la démocratie, des faits d'histoire et de culture, mais sa négation même. Une fois de plus, l'homme, détenteur de pouvoir, occulte et signe ici ce qu'il ne veut ni voir ni entendre. J'appréhende ces gens qui veulent me photographier, me filmer, m'enregistrer et sceller ainsi l'histoire pour l'histoire. Ma libération devrait être une déchirure dans leur présent perpétuel, la force de l'ignorance ralentir sa marche. Je les devine impatients de faire leur reportage, d'en finir, au fond, ce sont des professionnels. Ils attendent depuis une heure et moi, depuis douze ans...

– Qui a dit : « Oui, je suis moralement content de sortir de prison, mais, au fond de moi-même, je sais que je ne sortirai plus jamais de prison dans ma tête » ? Une question à cent francs pour *les Grosses Têtes* de RTL. Voilà le seul écho possible, ce qu'il restera de cette libération événementielle, la télé me projettera devant ses millions de téléspectateurs amorphes, atomisés, bipèdes sociaux ou esclaves libres. J'ai beau avoir écrit des livres, des articles, pris maintes et maintes fois la parole pour dénoncer la Justice, réclamé la

dignité pour tous, mené des combats intra-muros, je m'aperçois, au moment de quitter ce lieu d'infamie, que je n'ai plus rien de commun avec ces gens de l'extérieur. Je n'ai plus d'identité. Je ne veux pas, par cette libération, rejoindre le cocon de la démocratie qui m'a châtré pendant dix-sept ans. J'amalgame volontairement la totalité de ma détention : douze années d'erreur judiciaire. L'erreur est humaine? Non! C'est trop facile. Et le reste, ma délinquance effective, je refuse de la séparer, la retrancher de sa justification sociale : celui qui naît riche passe sa vie dans les palaces, celui qui naît dans les limites extrêmes de la pauvreté passe sa vie en prison. Au milieu, la majorité vit de sa belle soumission, son « équilibre extérieur », comme elle dit... Elle regarde la vie passer, les enfants grandir — vacances en Espagne, la dernière Renault à crédit —, elle juge parfois aux Assises sans intervenir, sans poser la moindre question, elle condamne parce qu'il s'agit d'elle-même et renonce à s'interroger, à être autre chose qu'une masse à l'existence larvée, exilée, quotidiennement déportée aux grandes heures de pointe. Se presser d'arriver là où rien ne vous attend. Répétitifs et bénins, pauvres gens, pauvre peuple, bétail et viande humaine. Je ne vous envie pas. Je regrette mon appartenance à votre système. Dans vos prisons, derrière votre humanité, j'ai appris à penser à survivre

reins courbés sous le poids de votre bêtise. Je me suis réveillé ailleurs, mon identité est différente, vous avez fait de moi un contresens irrémédiable...

D'habitude, nous, les délinquants... Je dis « nous, les délinquants » parce que rien n'est plus chiant que d'être innocent : quand on voit le peu d'intérêt que la démocratie, la Justice accordent à l'erreur judiciaire... Que dis-je, « accorde », elle se l'offre sur un plateau d'hermine! Sans âme et sans conscience, ces prédateurs du barreau n'ont même pas de haine pour leurs victimes mais seulement de l'indifférence et une totale incompréhension. Persécuter un innocent n'est pas un délit. J'ai vécu ce calvaire pendant douze années, j'ai bu, digéré, avalé ce poison et voici la seule justice qu'on m'ait rendue : « Racontez-nous, cher ami, votre erreur judiciaire, merci au revoir, nos auditeurs, nos lecteurs, nos téléspectateurs n'auront pas manqué d'être compatissants, émus... Au revoir et merci! »

C'est à vomir, infect... Braves gens, journalistes, écrivains, gotha du système... Rhààà, ne me touchez plus, vous avez la peste. Erreur judiciaire, mais quel langage parlez-vous... Vous serez moraux et bons chrétiens le jour où vous exigerez des lois répressives pour sanctionner tous les auteurs d'incarcération, de prises d'otages arbitraires... J'ai besoin de dire : « Nous, les délinquants » pour faire le deuil de mon

propre drame. Le garder dorénavant pour moi seul. La dernière humanité à laquelle je veux désormais me référer est celle des bannis, des maudits, des bafoués. Prométhée au foie dévoré par les dents cellulaires, la gueule hideuse du bagne pénitentiaire, je me relève de ce que j'ai été, sénile, attardé mental, pour avoir accepté de jouer un rôle de symbole ! Le symbole est typiquement un alibi, il fait partie de l'édifice, c'est lui qui décore le mieux la façade. J'ai voulu me réconcilier avec l'espérance pour ceux qui étaient restés enfermés, pour en appeler à une justice meilleure et parce que le socialisme pénétrait en France avec des gens que je tenais en estime, avant qu'ils ne s'effacent et ne disparaissent derrière le pouvoir politique. Je me suis dit qu'il fallait jouer le jeu, être présent à ce rendez-vous. Informer, bousculer, favoriser des réformes, éviter que d'autres ne sortent de prison irréversiblement marqués, empreints d'une déchéance qu'on ne décèle pas, cassures humaines anonymes.

Même s'il m'était difficile d'admettre qu'on puisse attendre quoi que ce soit de moi, je décidai de me débloquer, de continuer le combat dehors. Mais les gens que j'ai rencontrés, les responsables, les motivés, les militants, les moralistes manichéens, la société politicienne... J'ai déchanté à la vitesse grand V ! Cette ignorance frelatée de la chose carcérale, de ce fait physique et le contact avec ces gens me tordaient

le ventre, je perdais mes moyens, ma pensée, mes mots dès que j'avais à débattre avec eux et à traiter tel ou tel aspect de la Justice, sachant que des milliers et des milliers de prisonniers dépendaient de ces cerveaux décatis. J'avais envie de hurler de douleur, d'être un cri qui déchire la nuit.

Sous la droite, l'ennemi était nommé et combattu ; sous la gauche, l'ennemi continue de sévir avec la même intensité, silence en prime. L'espoir en ce domaine est mort dans le discours prétendument réformiste de ceux qui détiennent le pouvoir. Ce rendez-vous du changement possible a été annulé. La justice de gauche est tout aussi gravement efficace que celle de Peyrefitte. Je reste seul dans le ventre de l'inexpliqué, le mystère carcéral, vécu et connu de moi seul... Aux silencieux d'aujourd'hui, je dis : « Vous n'aurez aucune excuse parce que vous aurez entendu et refusé la vérité. On ne manquera pas de nous expliquer, quand la gauche sera de retour dans l'opposition, que nos responsables actuels ont été victimes d'un syndrome "d'État socialiste"... » Et merde !

Mes amis m'écrivent pour me dire : « On te comprend, on ressent à un autre niveau la même chose que toi, mais nous on n'a pas été marqués physiquement par le combat sur le terrain, on n'a pas tes réactions au premier degré... » Comme c'est joliment

dit! « Votez pour moi, je vous rendrai le pouvoir », ce piège à cons de l'élection. Et pourtant quand Tonton a été élu, quel chambard en prison! L'espoir, la fête et mézigue, j'y ai cru. Si tout le monde y croyait, au diable la lucidité révolutionnaire... Je me devais de redevenir réel, d'être agissant, de reprendre corps dans ce mouvement. Comme me le dira d'ailleurs un ponte de ce nouveau pouvoir : « Heureux de vous accueillir parmi nous, votre lutte est une légitimation du socialisme. » Et c'est peut-être bien moi, en leur serrant la main, en défendant les intérêts des prisonniers sociaux restés dans les murs, qui leur ai fait honneur. Espérer grâce à la politique est indigne d'un homme libre, je m'en confesse... Le jeu politique, j'y ai adhéré sans illusion, me refusant au radicalisme doctrinaire, au sectarisme... Jacques Chancel me voyait en futur conseiller à la chancellerie... passer du côté des emprisonneurs : jamais... Et la politique? « L'art engendra des merveilles, mais l'art de la politique n'engendra que des monstruosités. » C'est une citation de Saint-Just, je crois...

À quelques heures de cette libération, perdu dans le spleen des jours sans lune, sans soleil – métamorphose mortelle de l'animal carcéral – à l'atelier pénitentiaire où j'étais employé, je tirais d'un geste automatique les épreuves de la *Revue pénitentiaire*.

Chef-d'œuvre de l'ordre unique, concocté par tout ce qu'un cerveau responsable a de nauséeux, érigé en vérité et morale d'ordre par les fonctionnaires zélés de l'univers carcéral, tout y était dit en termes de gestion. Ils traitent de la vie humaine des prisonniers comme un boucher parle de son stock de viande à l'intérieur de sa chambre froide... Et qui imprimait cette saleté de revue, où la volonté spécialisée de ces hauts fonctionnaires s'interroge uniquement en termes administratifs ?

Aucun mot sur l'abîme qu'ils ouvrent et masquent derrière leurs décisions et leurs raisonnements. Le bétail pénal, sans voix, sans droit, proprement conduit à l'élimination – tout juste si on apparaît en filigrane –, l'être humain en cellule ne valent pas plus qu'un fruit pourri dans son cageot. Ces bourreaux de l'annihilation, du retrait de la communauté humaine, ont toute la finesse de l'esprit grégaire, dissonance totale entre leur pouvoir et la réalité, et c'était moi, l'abject taulard soumis, qui imprimait mon propre anéantissement. Je n'avais plus la force de leur jeter à la face ces textes immondes, de retourner en QHS, au mitard. Ils avaient réussi à m'avoir, à me faire entendre raison. Je me disais : Mais qu'est-ce que je fous ici, la vie est courte et cela fait dix-sept années que je croupis. Je vieillissais, j'aurai perdu tout ce temps, frappé par la mort permanente. Mes yeux embrassaient l'atelier

pénitentiaire sur toute sa surface. La linotype, le bureau des employés civils, celui de la correction et, au centre, une quinzaine de bardeaux. La casse sur l'établi où chaque détenu, image fixe et silencieuse, compose les plombs : mandat de dépôt, commission rogatoire, soit communiqué, ordre de transfert, ministère de la Justice, direction de ceci, direction de cela, procédure disciplinaire, règlement, et la signature en « univers maigre de six » : Stock, Établ. pénit. n° 68, Imp., cello., Melun.

Dans chaque atelier, l'uniforme d'un surveillant attire l'œil. Que ce soit à l'atelier typo, offset, à l'emballage... Il tourne sans arrêt, se plante derrière votre dos comme une lame, fait semblant d'examiner le travail, rappelle à l'ordre quand les détenus quittent leur place ou conversent entre eux... J'étais là, quand... quand Gus, un de mes codétenus de l'atelier tôlerie s'enhardit à franchir notre frontière, au risque de se prendre un rapport disciplinaire pour être venu à un endroit où il n'a réglementairement pas à venir.

« Roger! » Il m'interpellait à l'intérieur de ce temple pénal avec force, d'urgence. Je me retournai, surpris, émergeant de la non-existence, inquiet, sur le qui-vive. Que se passe-t-il? Bagarre, révolte dans un atelier, évasion...?

– Roger!

- Oui...
- T'es gracié!
- Quoi...
- Ils viennent de l'annoncer sur France-Inter.
- T'es sûr?
- Certain.
- Ah, bon...
- T'es content, c'est chouette, bravo mec...
- C'est pas une blague?
- Je ne suis pas seul à avoir entendu.
- Oui, mais vous et vos conneries, je vous connais...
- Sérieux, j'te jure!
- Hum...
- Mais demande aux autres, ils ont entendu aussi, j'suis venu te prévenir car je sais que tu n'as pas de radio.
- Ben, ça, alors...
- Tu vas pouvoir leur rentrer dans la gueule, aux matons. Ils vont t'interviewer... Vas-y, mets le paquet... Ah! les enculés, j'te dis pas les boules qu'ils doivent avoir. Les socialistes, j'suis sûr qu'ils vont faire des bons trucs pour nous, qu'on va plus être traités comme des chiens... J'suis content pour toi, frangin...
- Qu'est-ce que je fais?
- Mais arrache-toi, va faire ton paquetage, t'es libre...

- T’as raison, j’y vais.
- Wouah, je vais t’écouter à la radio ce soir, je vais t’enregistrer... Ruine-les ces ordures, t’as intérêt à bien jacter pour nous.
- Simplifie pas comme ça...
- Toi, t’es doué pour parler de la prison!
- Gracié... J’m’arrache tout de suite?
- Évidemment, le président de la République...
Ho! Tu sors tout de suite...

Au printemps 1982, dans un restaurant des puces de Montreuil, avec Helyett on se dégustait une assiette moules-frites. Ambiance jean, cuir, fripiers, Maghrébins, Arabes, camelots, antiquaires et l’accordéoniste au milieu de la salle, sur un tabouret, foulard rouge, bleu de chauffe, l’accordéon entre ses bras, qui nous poussait sa chansonnette en s’accompagnant. Je cite de mémoire :

*C’est un mauvais garçon,
il a des façons...
pas très catholiques,
on a peur de lui
quand on le rencontre la nuit...
C’est un méchant p’tit gars,
qui fait du dégât,
sitôt qu’il s’explique...*

Puis un costard bleu étincelant, bottines blanches pointues, cravate Saint-Laurent, au visage fraîchement rasé, les traits durs, le type arménien.

– Ho, Roger!

– Gus... Ça par exemple!

– Qu'est-ce que tu fous ici?

– Et toi?... Assieds-toi, mange un morceau avec nous, je t'invite, je te présente Helyett...

– On se connaît, vous vous rappelez, en permission, je vous avais fait des commissions de la part de Roger.

C'était Gus tout craché. Il a voulu ensuite me faire essayer sa superbe bagnole américaine et pour peu, il me branchait sur une affaire. Pour lui, ça allait, il avait réussi à remonter ses billes et m'assurait faire du léger. Juste des combines pour l'alimentaire.

– Maintenant, je suis peinard, marre de la ratière. Viens à la maison, on se fera une bouffe.

– Ben, toi aussi, tu passes chez moi quand tu veux, à bientôt!

Septembre 1983, *France-Soir*. Une photo de fait divers. Un type allongé au milieu du trottoir, torse nu, les gens du SAMU affairés autour et les flics flingue à la main. Une tentative de braquage, une fuite désespérée, les balles l'ont arrêté. Le gangster a été abattu : Gus, c'est fini...